

Bérénice Serra : AD64

Gianni Gastaldi

Unless, therefore, there is a hole in the map within which no point represents a point otherwise unrepresented, this series of maps must all converge to a single point which represents itself throughout all the maps of the series. In the case of the idea, that point would be the self-consciousness of the idea.

Charles S. Peirce

La carte d'un lieu où nous ne sommes pas comporte une effectivité aussi nulle que celle d'une carte qui nous indiquerait uniquement le lieu où nous nous trouvons. Irréductible au « Vous êtes ici », aucune carte ne saurait pourtant entièrement s'en dispenser. Son effectivité, son *usage* propre, se joue de manière irrémédiable dans la béance qui sépare cet ici de cet ailleurs, ce constat de ce désir.

Dans la portée de cette béance, c'est toute l'énigme de l'espace qui s'ouvre. Comme une blessure, comme une promesse. Et avec elle, l'occasion pour la pluralité disparate de sensations de trouver la forme commune de leur rencontre. En effet, d'après une conception aussi ancienne qu'irréfutable, c'est dans l'espace que l'on entend ce que l'on voit, que l'on touche ce que l'on sent, et que l'on goûte en général la clarté du parfum tiède et grave du sens commun.

Cet espace, on l'a déjà trop longtemps voulu profond et originaire. Pur, au point de récuser jusqu'à sa forme. On nous le présentait comme l'enfantement à la fois virginal et apparié du Moi et du Monde à partir d'une sensibilité enfouie, profonde comme l'espace, commune parce qu'indifférenciée, indifférenciée parce qu'informe, informe enfin parce que commune. Dans cette profondeur sensible, c'est-à-dire spatiale, sentant et senti, voyant et visible s'échangeaient sans raison avant de se distancier l'un de l'autre, par une distance faite d'ordre et de mesure. Mais derrière (c'était toujours derrière), du fond insondable que le tableau de la raison nous dérobaient, l'espace premier continuait, semble-t-il, à nous guetter, à nous menacer avec sa promesse, attendant l'art aussi virginal, aussi originaire, aussi profond que lui, qui réussirait à le mettre comme pour la première fois en lumière.

On ne s'étonnera pas si l'ami des cartes est déclaré l'ennemi de cette philosophie se voulant aussi profonde que ce à quoi elle nous exhorte à croire. La carte aplatit l'espace. Elle le quadrille et le mesure, et le transforme en étendue, rapportant notre ici et l'ailleurs par un système de correspondances réglées qui devient un moyen universel pour toutes les fins possibles. Mais jamais – on nous dit – l'exploration véritable de l'espace n'a eu besoin de moyens, car jamais la sensibilité dont celui-ci est fait n'a eu de fin. Jamais un comptage n'a su acquitter qui que soit d'une véritable promesse ; jamais une blessure profonde n'a comporté une fermeture éclair.

Le tort porté par l'alternative à laquelle une telle conception nous force tombe néanmoins sous le sens. Profondeur et surface nous sont présentées comme les deux faces opposées de l'espace, de telle sorte que leur vue simultanée, non moins que l'expérience de leur contact, nous seraient interdites à jamais. On nous convainc ainsi que nous ne pouvons toucher l'un sans perdre l'autre du même geste, et que la sobriété de la forme doit laisser la place à la l'interminable logorrhée de l'ineffable.

C'est à ce moment précis que Bérénice Serra vient nous offrir des moyens nouveaux pour l'exploration de l'espace de notre sensibilité. Un air renouvelé et léger se respire dans les parages de ses traces. Mais la légèreté n'est pas ici une fuite ; elle est une arme. Aussi, la « fausse naïveté systématique » de l'artiste dénonce-t-elle avec joie la ruse stérile de cette profondeur tourmentée, et la sobriété de ses gestes nous livre alors un conseil sous forme de devinette : pour voir le revers de l'espace, il ne faut pas tourner la page de la carte, mais *voir à travers*.

Comment déjouer la rigidité aveuglante de la carte sans invoquer la souplesse informe d'un au-delà hors de toute saisie ? Charles S. Peirce fait systématiquement une remarque perspicace, d'autant plus profonde qu'elle est simple, presque naïve. Peirce remarque que, si l'on place une carte sur la surface de la terre dans la portée de son effectivité, c'est-à-dire à l'intérieur de l'espace que la carte représente, nous ne saurions éviter d'engendrer par ce contact un point singulier qui sera à la fois un point de l'espace et un point de la carte représentant ce même point de l'espace. Point de réalité, sorte de « Vous êtes ici » radical et insécable, dénonçant toute suppression uniquement symbolique de l'espacement. Point paradoxal, car il fait converger en lui une multiplicité ouverte de régimes sémiotiques divergents, se renvoyant les uns aux autres sans terme ni mesure. Point mobile, car il ne se laisse identifier une fois pour toutes, ni sur la terre, ni sur la carte, puisque son identité énigmatique dépend du décalage fluide entre ces deux surfaces. Point fixe, enfin, dans le sens le plus technique du terme, actualisant l'autoréférentialité divergente, qui est sa conséquence irrémédiable, et la fascination et la terreur et le salut de tout langage.

Or, à l'existence nécessaire d'un tel point dans toute carte, Bérénice Serra vient en ajouter une autre, comme un second théorème : puisque l'usage appartient à l'essence de la carte, nulle carte ne saurait échapper à l'existence de points d'effacement et de disparition qui seront l'élément propre de cet usage sur le support de la carte en tant qu'outil. L'artiste nous dit que, de façon nécessaire, la carte *s'use*, retrouvant ainsi la racine commune de l'usage et de l'usure. Si bien que ces points de disparition sont intrinsèques à la carte, tout comme le point fixe est intrinsèque à tout système de sens suffisamment expressif. Mais si le point de Peirce est un point d'excès, ceux de B. Serra sont des points de défaut et d'impossibilité, car bien que capturés dans les filets d'un système de correspondances, aucun point de l'espace ne pourrait leur correspondre.

Et voilà qu'une thèse, esthétique non moins que philosophique, prend corps dans l'intervalle qui communique ces deux nécessités : *le secret du dehors se trouve dans la surface de la carte elle-même*. Le génie de Peirce est de l'avoir trouvé dans les mailles de sa formalité par son contact incontournable avec l'espace réel qui lui donne sens. Celui de B. Serra est de l'avoir localisé dans les plis et les replis de sa matérialité lorsque celle-ci est investie d'une forme qui la finalise et la constitue. Mais là où le logicien se contenterait de ces deux constats, qu'il s'occuperait dans le meilleur des cas de maintenir soigneusement à l'écart, l'artiste éprouve comme un devoir le désir de se débarrasser de la précaution de leur distinction.

Le geste de Bérénice est ténu. Subtil, comme la transparence d'un verre fabriqué pour se donner un toit sans renoncer au ciel. Il n'est pas innocent pour autant. Sa naïveté est fausse *parce que* systématique. Sa

fragilité est de la même étoffe que celle des cartes qu'elle nous tend : pleine de dangers et de puissances. Si la voix de Bérénice nous parle presque trop bas, au point d'effleurer le silence, ce n'est que pour nous faire rapprocher encore davantage, et pour que nous aiguisions notre sensibilité jusqu'à l'extrême, jusque à la limite où nos sens deviendraient capables de toucher du bout des doigts ce qu'ils ont toujours abandonné aux deux figures de son oubli. C'est ainsi que, empruntant avec une fermeté dépouillée ses premiers pas d'artiste, elle ne nous invite pas à la suivre le long de la ligne qui mène à l'inouï contact des deux dehors internes de la représentation. Elle éprouve d'elle-même ce contact que nous avons trop longtemps différé, pour qu'une expérience s'impose à nous sous l'effet de sa démarche.

Confrontés ainsi au spectacle de cette fusion que la mise en œuvre de B. Serra aura su capturer, nous assistons au déclenchement de tout un faisceau incontrôlé de régimes de sens qui se relayent sans relâche sur le point instable de leur rencontre. L'actualisation spatiale du trou de la carte nous fait alors découvrir un terrain troué, qui est lui-même un trou dans l'espace de la ville représenté par la carte, mais qui ne nous est restitué que par la reproduction photographique de son indice le plus flagrant sur le verso d'une feuille en contiguïté toujours paradoxale avec un verso, où la reproduction photographique de la représentation cartographique de ce même espace nous offre l'image aporétique d'un trou, au point exact où le croisement des plis de cette feuille, qui coïncident avec ceux de la carte reproduite en image, finira irrémédiablement par matérialiser un trou nous ouvrant sur les multiples revers de cette surface devenue soudain fantastique. « Admirable puissance de l'art ». Par son obstination sobre mais inlassable, il renvoie la surface à la surface avec une spontanéité tellement violente que les passages finissent par nous laisser dans un espace autre. Et pendant le temps d'un éclair, la multiplicité sagement stratifiée du sens aura su déjouer toutes ses distances constitutives, et se tenir toute entière sur une étincelle.

Cette étincelle, il suffit de se rapprocher suffisamment de l'œuvre de Bérénice Serra pour entendre sa voix silencieuse. Elle l'a placée au centre. *AD64*. Centre fantastique et terrifiant, centre aussi impossible qu'incontournable. Point fixe absent pour une convergence qui ne se fera pas par des moyens symboliques. Seule la sensibilité pourra combler l'espace qui mène d'un plan du sens à l'autre. Mais seul par ces plans multiples la multiplicité sensible devient capable d'atteindre sa limite commune. *Synesthésie du sens*. Aussi, cette sensibilité est-elle comme une caresse : elle se joue à la surface. Le sourire complice qu'elle provoque trahit qu'elle est clin d'œil en même temps. Clin d'œil et caresse, redoutable chatouille, l'art de Bérénice Serra nous enseigne, une fois de plus, que le plus profond, c'est la peau.

Texte écrit pour le numéro 7 de la revue *Infra*, présentant le projet *AD64* de Bérénice Serra.
Les Editions *Infra* remercie Gianni Gastaldi.